

Université de Tartu
Collège des langues et des cultures étrangères
Département d'études romanes

Thekla-Maria Nork
IDENTITÉ, FAMILLE ET SANTÉ MENTALE DANS *LE FIDÈLE BERGER*
D'ALEXANDRE VIALATTE
Mémoire de licence

Sous la direction de Tanel Lepsoo

Tartu 2022

Table des matières

Introduction	3
1. L'identité du personnage principal	6
1.1. L'identité d'un soldat	6
1.2. Le personnage et Dieu	7
1.3. La famille dans l'identité	8
2. Le rôle de la famille dans le roman.....	10
2.1. Les effets positifs de la famille.....	10
2.2. Les effets négatifs de la famille.....	11
2.3. L'influence de la folie sur la famille du malade.....	12
3. Le processus de devenir fou par la perte d'identité	15
3.1. La perte d'identité d'un soldat.....	16
3.2. La perte d'identité d'un « berger »	17
3.3. La perte d'identité d'un homme de famille	18
3.4. Le conflit des identités comme raison pour la folie	21
4. Soulagement grâce à la récupération imaginative de la perte.....	23
4.1. Soulagement pour le personnage.....	23
4.2. L'auteur et le roman	25
Conclusion	28
Bibliographie.....	30
Résumé.....	31

Introduction

Il ne fait aucun doute que la guerre a de nombreux effets physiques et mentaux sur les soldats qui y participent. Les effets dévastateurs de la guerre sur la psyché deviennent très apparents pendant la Première Guerre mondiale et donc un problème important au 20^e siècle, plein de conflits armés.

Quand il s'agit de la représentation du sujet dans la littérature française, on remarque qu'au XX^e siècle, le thème de la folie avait commencé à s'humaniser. L'un des ouvrages dont s'inspire ce mémoire et qui a largement débattu sur le thème de la folie dans la littérature du XX^e siècle est la thèse d'Anaëlle Touboul (2016). Touboul aborde dans sa thèse ces romans du XX^e siècle sur la folie comme des *histoires de fous*. Elle met en évidence que dans ces romans, l'accent a été déplacé du phénomène de la folie vers le fou lui-même.

La psychanalyse, et surtout la tentative de souligner l'importance des effets des traumatismes de guerre, a inspiré de nombreux écrivains, dont beaucoup avaient eux-mêmes été directement impliqués dans la guerre. (ibid.) L'un de ces écrivains est Alexandre Vialatte, dont le roman *Le Fidèle Berger* est également inclus dans l'analyse de la thèse de Touboul (2016).

Ce roman est aussi la base de ce mémoire de licence actuel. *Le Fidèle Berger* est en fait un roman largement autobiographique. Vialatte, un écrivain mobilisé pendant la seconde guerre mondiale, souffrait des mêmes problèmes de santé mentale que nous voyons Berger, le personnage principal du livre, aux prises avec. C'est en raison de l'arrière-plan autobiographique que le roman s'intègre bien dans l'étude des représentations de la guerre, de la santé mentale et des liens entre les deux. Nous pouvons voir les pensées et les expériences vraies et brutes décrites par quelqu'un qui l'a vécu lui-même. Le thème de Vialatte est largement à l'origine de l'espérance patriotique et de son éclatement. En d'autres termes, la santé mentale du personnage est affectée par la chute de sa patrie.

Le roman avait plusieurs fins possibles, dont quatre auraient été décrites dans une des lettres adressées à Henri Pourrat. Parmi celles-ci, il y avait deux fins opposées que Touboul fait ressortir : la première est une fin optimiste qui envisage la guérison du personnage avec l'aide de ses enfants et de son foyer ; la deuxième fin est d'un réalisme pessimiste, qui dépeint la mort du soldat qui ne peut pas se débarrasser du traumatisme de l'hôpital psychiatrique. Cependant, Vialatte choisit finalement une fin intermédiaire qui dépeint une vision claire du personnage en écrivant ses souvenirs, où il trouve l'espoir dans une mort fantastique. (Correspondance Alexandre Vialatte-Henri Pourrat : 1916-1959 : 182, cité par Touboul, 2016)

Le choix de la fin est intéressant, car aucune des deux autres fins ne serait impossible, y compris la fin où le personnage aurait été sauvé par sa famille. La réponse à la question pourquoi, cependant, est restée sans réponse et donc l'un des principaux objectifs de ce mémoire était d'élaborer, pourquoi exactement la fin heureuse et agréable n'était-elle pas le meilleur choix et quel était le rôle de la famille dans ce choix. Deuxièmement, un autre objectif de ce mémoire était également d'étudier, à travers l'identité et la famille, le sens de ce roman pour l'auteur lui-même.

Lorsque l'on émet l'hypothèse que quelque chose ne pouvait pas permettre à l'auteur d'utiliser une fin heureuse et que la raison se trouve dans le roman, il faut rechercher des signes de traumatisme si fort que même la famille et le retour à la vie normale ne peuvent pas guérir complètement. Dans le cas où l'hypothèse serait fautive, nous pouvons imaginer que le choix a été fait à des fins littéraires. Quant à l'autre fin possible du roman, nous pouvons supposer pour l'instant que la raison pour écarter la fin pessimiste est que l'auteur lui-même a survécu, car c'est un roman autobiographique.

Les questions ont été répondues par une lecture et une analyse approfondies du livre, tout en s'appuyant sur du matériel théorique. Le matériel utilisé pour étayer ce mémoire consiste en des articles de discussion, d'autres analyses du livre. L'analyse est également étayée par de multiples exemples tirés du roman.

Ce mémoire de licence se compose de quatre parties. Le premier chapitre est d'esquisser le caractère du livre, en se concentrant uniquement sur son identité et ce

qu'elle contient. La partie est divisée en trois, en fonction des parties d'identité jugées les plus importantes par l'auteur. Le deuxième chapitre ouvre le sujet de la famille comme un aspect important de l'identité du personnage et l'objet principal de ce mémoire. L'auteur discute des aspects positifs et négatifs de la famille en ce qui concerne la santé mentale du personnage, ainsi que de l'effet que la maladie du personnage a sur sa famille elle-même. Le troisième chapitre décrit le processus par lequel le personnage devient fou à travers la perte d'identité, en se concentrant sur les trois principales parties de l'identité décrites dans le premier chapitre. Le quatrième chapitre étudie le raisonnement derrière la fin du livre et pourquoi le personnage, bien qu'en sécurité et à la maison avec sa famille, n'a aucune chance ou ne souhaite pas guérir. Cette partie implique également l'importance du livre pour l'auteur lui-même comme moyen de faire face au traumatisme et de partager son histoire.

Bien que le sujet de la guerre et ses effets sur la santé mentale ne soit pas en soi nouveau et qu'Alexandre Vialatte en tant qu'auteur ne soit pas inconnu, ce roman lui-même est encore peu étudié. Ce mémoire de licence se base donc sur une analyse littéraire, mais s'appuie par ailleurs aux études sociologiques, souhaitant observer la représentation réaliste de la maladie mentale dans un roman du XXe siècle. À travers cela, ce mémoire offre un nouveau regard sur le récit de *Le Fidèle Berger*, en mettant l'accent sur le thème de la famille.

1. L'identité du personnage principal

La caractérisation de Berger peut se conclure en un mot : fidélité. Déjà dans le titre, nous pouvons voir l'adjectif utilisé avec le nom du personnage. Dans le roman, nous voyons cette fidélité attachée à trois aspects principaux. Il est avant tout un homme fidèle à son pays, à Dieu et à sa famille. Dans ce chapitre, je décrirai l'identité du personnage principal, en se concentrant sur ces trois parties de l'identité auxquelles le personnage accorde la plus grande importance.

1.1. L'identité d'un soldat

La France et son devoir envers elle, c'est l'une des choses les plus importantes pour le personnage principal. Il est avant tout un soldat français et il considère la protection de son pays comme un devoir hautement honorable. Sa plaque militaire lui est très chère et il s'en sert souvent pour se rappeler qui il est en répétant ce qui est écrit dessus.

Vaincu ou pas, se dit-il, malade ou bien portant, je suis le brigadier Berger de l'armée française, matricule 2404. Et ça reste un honneur quand même, pour des hommes qui ont fait leur métier ! Et ça on ne pourra pas me le prendre ! Il regarda sa plaque d'identité, afin d'être plus sûr de la chose. (FB : 12)

Comme le dit Touboul (2016 : 55), cette affirmation « fonctionne comme un talisman contre l'activité destructrice de la folie ». Et il le fait parce que cela l'aide à garder cette partie très importante de son identité. De plus, Berger, comme l'auteur lui-même, avait grandi dans la prospérité de la III^e République et de l'éternel rêve français. Le personnage aussi s'identifie à sa patrie et est fortement frappé par son sort. Comme Berger s'identifie à sa patrie, la défaite, la honte et la destruction ont été ressenties comme les siennes : « Il entendait au fond de sa peau la France se déchirer tout du long, tout du long, avec un bruit d'étoffe qui craque » (FB : 12).

Nous voyons à quel point son identité est liée à son pays au mieux de la douleur qu'il en ressent. Donc, la première chose par laquelle nous pouvons caractériser Berger est son patriotisme. Cette partie de l'identité des personnages reste très importante tout

au long du roman et joue un rôle significatif dans les décisions, les actions et la santé mentale du personnage.

1.2. Le personnage et Dieu

Deuxièmement, Berger est religieux. Dans ses supposés derniers instants avant le suicide, il s'excuse auprès de Dieu pour ce qu'il est sur le point de faire. Pour quelqu'un légèrement religieux, ils pourraient demander à Dieu de l'aide dans la situation – pour l'espoir, la force. Berger a cependant décidé qu'il devait mourir et ne demande que pardon. Il ne prie que pour son pays et sa famille. Le fait qu'il ne cherche pas seulement l'aide de Dieu dans un mauvais moment, mais qu'il se repente du péché, montre non seulement le désespoir de sa situation, mais une grande dévotion à Dieu et à être un bon chrétien.

Mon Dieu, dit-il, je sais que je vais agir lâchement, je sais que je n'ai pas le droit de supprimer ma vie ; je sais que j'ai été halluciné, que je le suis peut-être en ce moment, que je ne sais plus où sont le vrai et le faux, mais je sais que j'ai assez de raison pour savoir que je suis coupable en agissant comme je vais le faire et je vous supplie de me pardonner. (FB : 57)

Le nom Berger lui-même aurait pu être choisi pour une raison, car il a une signification réelle. Nous n'apprenons jamais le prénom du personnage, nous savons seulement qu'il s'agit du brigadier Berger. Le nom pourrait avoir une signification religieuse. Comme le sens de « berger » dans la religion se réfère généralement à Dieu lui-même, celui qui est suivi, il peut également s'agir du chien d'un berger, également désigné par le même nom. Cela va de pair avec le thème de notre personnage étant fidèle, comme un chien, à son berger, à Dieu.

« Il revit la salle à manger où s'était passée son enfance, où il avait compté sous la lampe les moutons perdus par le berger » (FB : 56). Cette scène peut n'être plus qu'un souvenir d'enfance, mais quand nous voulons considérer que rien dans ce roman est arbitraire, cette phrase est mise ici pour faire référence au personnage lui-même. L'auteur pourrait comparer l'hypothétique routine de sommeil d'enfance d'un

berger et de ses moutons perdus au personnage réel, le fidèle Berger, qui perd des parties de son identité.

1.3. La famille dans l'identité

Finalement, le personnage est identifié par son dévouement aux multiples rôles qu'il a dans sa famille. Cette partie de son identité est ce sur quoi nous concentrons le plus dans ce mémoire et ce dont nous parlons davantage dans le chapitre suivant.

Un sociologue Andrew J. Weigert et un théologien Ross Hastings (1977) mentionnent dans leur article que la famille est une source d'identité applicable à la majeure partie de la société et donc les relations de la famille, l'amour conjugal, le soutien parental et liens entre frères et sœurs sont la base de la formation de l'identité d'une personne. Ils ne lient pas la perte d'identité à des institutions formelles, ni à des institutions symboliques telles que la religion. C'est parce que la première reflète pour eux une institution qui « confère des identités universalistes, impersonnelles et impartiales [...] (Weigert & Hastings, 1977 : 1172) » et pour autre une qui fournit « des légitimations cosmiques pour les aléas de la vie » (ibid.). Dans cet esprit, nous pouvons conclure que la famille est la seule des trois parties de l'identité mentionnées qui peut influencer activement l'identité du personnage et qui a formé son identité à ce qu'il est dans le présent. Tout cela est lié au fait que la famille est l'aspect le plus important de l'identité.

Berger est un père, un mari, un frère, un fils. Il prend tous ces rôles très au sérieux et être loin de ses proches est inévitablement difficile pour lui, surtout lorsque son objectif de soldat lui est enlevé. Nous voyons l'importance de la famille dans son identité dans les moments où il pense à eux, se souvient d'eux ou il a ses hallucinations, et ces moments sont nombreux.

Un exemple de ceci est la scène où il imagine son retour à la maison, où nous voyons son identité positive liée à son rôle d'un père et d'un homme. Il rêve de sa femme l'embrasser et être heureuse qu'il est rentré.

Les jumelles tout étonnées battaient des mains et caressaient ses bras en peluche avec, quand même, une espèce d'inquiétude [...] il entra, il ouvrait tout grands ses bras sans articulation, sa femme poussait un cri, tombait sur sa poitrine, ils s'embrassaient comme au théâtre. [...] Les voisins s'étaient mis aux fenêtres. Ils se disaient : C'est M. Berger qui est de retour. Ça fait le deuxième, avec le fils de la bouchère. C'est sa femme qui doit être contente ! (FB : 27)

Nous voyons comment l'identité de Berger ici est reconnue par les autres, comme son voisin, et associée naturellement à sa femme et son rôle d'être important pour elle en tant que mari. Ici, il n'est pas le brigadier Berger, ici il est M. Berger, l'homme de Mme Berger.

2. Le rôle de la famille dans le roman

Bien que les thèmes principaux du livre soient la guerre et la maladie mentale, la représentation de la famille est également frappante. Les membres de la famille qui se manifestent dans les pensées et les souvenirs du personnage principal sont multiples. Dans le livre, il nomme chaque partie de sa famille : sa mère, son père, ses frères, ses enfants, sa femme, sa tante, son grand-oncle, son cousin, son beau-père, même le chien. Le personnage parle le plus de sa femme et de ses enfants – les jumelles, et ils semblent être les plus importants pour lui. Le personnage se souvient aussi de sa mère, de son père, de ses frères, dans ses souvenirs d'enfance.

Le thème de la famille apparaît presque tout au long du livre, mais il est le plus important dans les moments les plus bas de la santé mentale du personnage. Il imagine son enfance, ce que sa famille fait à ce moment-là quand il pense à eux et nous voyons des descriptions assez détaillées de tous les membres de la famille et de ce qu'ils étaient.

Vialatte ouvre également le premier chapitre avec un poème de Paul Claudel sur les adieux aux êtres chers, mentionnant en particulier la mère. « Adieu, mère. Pourquoi pleurer comme ceux qui ont une espérance ? » (FB : 6). La guerre sépare les hommes de leurs familles et ce sujet est également très apparent dans ce roman. Pour Berger, partir en guerre signifie s'éloigner des rôles qu'il a dans sa famille, mettant en danger cette partie de son identité. Je parlerai davantage des effets de la disparition de la famille sur la santé mentale du personnage au chapitre trois.

2.1. Les effets positifs de la famille

L'effet positif de la famille semble provenir du fait que les souvenirs d'enfance, de femme et d'enfants sont ce qui aide à garder intacte l'identité de Berger et lui donne un moyen de s'échapper de la réalité vers un meilleur endroit dans le passé. Dominique Rougé, chercheur en littérature qui a analysé ce livre (2010), trouve que les souvenirs de sa femme et de ses enfants est l'une des choses qui l'aident à se rassurer sur sa propre existence et le consolent. Comme le roman lui-même a été dédié à la femme de l'auteur, le couple est le noyau qui semble maintenir l'identité

autrement fragile du brigadier dans la narration aussi (Touboul, 2016). Au bord du suicide, au plus bas, Berger se calme avec les souvenirs de son enfance. Il se souvient de sa maison, de ses frères, de ses parents. Cela l'aide à échapper à sa terrifiante réalité.

Que diraient-ils, s'ils le voyaient ? [...] Le grand-oncle Eugène citerait une phrase latine en se figurant qu'il clarifiait la situation, car l'essentiel dans l'existence est de trouver la phrase latine qui convient le mieux aux circonstances. Ils descendirent lui tenir compagnie, à cette heure malgré tout solennelle de sa vie, comme autrefois, ce soir d'hiver, dans la vieille salle à manger. (FB : 56)

Nous voyons ici comment Berger trouve du réconfort dans le souvenir de son oncle et de sa sagesse.

C'était le premier soir qui conjurât ses ombres. Il pensait à ses deux jumelles, à sa femme et à Figaro assis au bord du lavabo dans une redingote à raies vertes. Et il sourit comme à une fête. (FB : 107)

Dans cette scène, Berger est déjà rentré chez lui, mais toujours gêné par les ombres du traumatisme. Mais penser à sa famille, à ce qu'ils sont proches et vivants, parvient toujours à le faire sourire malgré tout. Et même si le personnage ne guérit pas complètement de son traumatisme, sa famille reste toujours un système de soutien pour le personnage.

2.2. Les effets négatifs de la famille

Même si la famille est en quelque sorte la seule chose qui le maintient sain d'esprit, c'est aussi l'une des plus grandes causes d'inquiétude pour le personnage quand il est loin d'eux. Penser à sa famille n'a pas que des effets positifs, car Berger ne peut pas garder les pensées uniquement heureuses. Les pensées interagissent avec son état mental et son environnement physique, qui sont à un moment donné si pauvres que les souvenirs de famille ne l'aident pas mais aggravent encore son état : « Quand il pensait à elles, il se sentait attendri et tout de suite au bord des larmes » (FB : 48). Et donc il y a une grosse contradiction. Le personnage souhaite penser à sa famille mais dit à nouveau qu'il ne devrait pas et chasse ses pensées à leur sujet « Berger chassa

d'un coup de volonté violent ces souvenirs qui n'étaient pas réglementaires. Un militaire ne doit pas se rappeler n'importe quoi n'importe quand. » (FB : 23)

L'une des raisons à cela est bien sûr que penser à votre famille pendant votre absence fait inévitablement qu'elle vous manque davantage. Ainsi, même si cela a aidé Berger à se rappeler qui il est et ce qu'il a, il lui rappelle en même temps à quel point il en est loin. Rougé aussi commente ce phénomène, soulignant que le traumatisme aussi tord les bons souvenirs et « [c]es souvenirs fonctionnent comme un anesthésiant mais très vite se révèlent avoir des effets pervers » (Rougé, 2010 : 75). Berger sait que lorsqu'il pense à sa famille, cela est suivi de pensées gênantes, d'inquiétudes ou d'hallucinations. Nous élaborerons davantage sur la disparition de la famille au troisième chapitre.

2.3. L'influence de la folie sur la famille du malade

À la fin du livre, où le personnage est de retour de l'hôpital et enfin avec sa famille, nous pouvons voir à quel point les problèmes mentaux créent réellement une frontière entre lui et ses proches. Il est aimé, mais incompris et le personnage ne parvient pas à communiquer avec eux. Nous pouvons voir les tentatives et les inquiétudes des membres de la famille, le traumatisme du personnage lui faisant avoir du mal à s'intégrer à une vie normale.

Nous voyons la façon dont la maladie commence à influencer la famille dès la première scène à la maison, où la famille s'assoit joyeusement pour dîner et Berger ne peut pas s'asseoir à sa place habituelle car il y est trop à l'étroit et ce lui déclenche une réaction de panique, à cause du traitement qu'il avait subi à l'hôpital, attaché au lit. À partir de ce moment, le personnage voit aussi le changement d'attitude dans sa famille, mais ne peut pas se résoudre à y faire quelque chose. Il sait que sa famille ne comprendrait pas car ils n'avaient pas traversé ce qu'il avait, mais se sent toujours mal de faire une telle scène pour eux.

Il retrouva sa place au repas entre le mur et la table carrée, qu'on avançait un peu pour lui. Il y avait juste assez d'espace pour réserver un centimètre entre le mur et le dossier de sa chaise. [...] Soudain, il n'y tint plus et repoussa la table : « Je ne peux plus rester

comme ça ! » Sa mère le reprit doucement et voulut le persuader de rester. Il s'y refusa. Sa sœur dut prendre sa place. Il sentait une réprobation dans l'attitude de ses parents et il souffrait de leur faire de la peine. Mais rien n'eût pu le décider à reprendre cette place étouffante.

Berger est content d'être de retour, mais incapable de communiquer clairement avec sa famille ou de partager ses pensées et ses peurs. La famille, confuse, est impuissante face à sa maladie. Ils s'inquiètent pour lui, car le nouveau comportement de Berger est trop calme, silencieux et insensé, presque catatonique. Il est décrit par d'autres villageois comme errant sans but « comme un chien qui aurait perdu un os » (FB : 100).

Dans la dernière partie du roman, nous voyons un changement temporaire de point de vue. Le narrateur omniscient, pendant la majeure partie du livre, plonge dans les pensées et les perceptions profondes du personnage principal. Pendant un moment, nous pouvons aussi voir quelques morceaux épars de la pensée de l'épouse.

Une scène qui montre le mieux le mur qui est venu s'ériger entre le couple marié, est celle qui se déroule la nuit, où la femme se réveille pour trouver Berger regardant le plafond sans aucun mouvement ni réponse. Nous voyons à quel point l'anxiété et l'inquiétude empêchent la femme de rester avec lui, elle le supplie de répondre, elle dit qu'il ressemble à un cadavre.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? — Je ne sais pas, dit Berger. C'est le bonheur. Et c'était vrai. Mais il l'avait payé trop cher... [...] Sa femme pleura. Elle lui avait pris la tête entre ses mains. Et il la regardait sans doute, mais il la regardait sans la voir... (FB : 98)

On le voit, même si Berger est content d'être à la maison, il n'est plus le même et il est toujours en deuil. Dans cette scène émouvante, nous voyons comment la femme est affectée par les yeux vides qui la regardent mais ne la voient pas.

Dans une autre scène, nous pouvons voir le point de vue de la femme, qui se remémore l'époque où elle a envoyé son mari à la guerre et se dit que « la guerre qui l'avait emporté, ne l'avait pas remmené encore. (FB : 99) » Cette remarque représente

le fait que la perte d'identité de Berger peut être vu par sa femme aussi et cela affecte négativement la relation entre eux.

Nous voyons donc dans ces scènes comment une maladie mentale peut, en plus de rendre une personne étrangère à elle-même, aussi rendre celle-ci méconnaissable pour sa famille. Dans sa discussion sur l'identité et son rôle dans la relation conjugale, la sociologue Janet Askham (1976) note que les humains ont tendance à désirer maintenir un sentiment d'identité personnelle, et qu'ils le font pour donner une forme et une direction à divers types de comportement social. Comme Berger à ce moment-là se sent profondément incertain de son identité, ainsi que d'autres complications mentales bien sûr, il a du mal à établir des relations ou à communiquer clairement avec sa famille.

3. Le processus de devenir fou par la perte d'identité

« Tous les êtres humains, à un moment ou à un autre, subissent une perte, et la perte profondément ressentie est intrinsèquement liée à l'identité personnelle » (Marris 1975 ; Weinstein et Platt, 1973, cité par Weigert & Hastings, 1977).

Comme on a discuté précédemment des choses auxquelles le soldat s'identifie, nous pouvons maintenant voir comment l'absence ou la perte de ces choses est liée à sa folie. Le dénuement continu associée à la crise d'identité a déjà été mis en évidence par Touboul (2016). Tout au long du livre, le soldat subit toutes sortes de pertes. Au début, la perte est matérielle, puis devient progressivement interne. (ibid.). Morceau par morceau, avec ses objets matériels importants pour lui, il perd des morceaux d'identité et cela le mène à la folie. À la fin, il ne se reconnaît même pas : « Il venait de retrouver dans un paquet de lettres la photographie d'un cavalier casqué couvert de courroies, de gros drap, armé d'une cravache, dans la neige. C'était lui. Il ne se reconnut pas » (FB : 97). On pourrait donc comparer sa folie à une crise d'identité, car elle vient de la perte des éléments essentiels de son identité.

L'identité, comme l'a mentionné un psychologue américain Erik Erikson (1970 : 732), est un « sentiment de continuité personnelle et similitude ». Elle est aussi liée à la dynamique du conflit, telle sorte que lorsque le conflit est à son apogée, il peut conduire à des états mentaux contradictoires tels qu'un sentiment de vulnérabilité aggravée. (ibid.) Nous voyons comment retirer les choses physiques rappelant à Berger son identité et son existence le laisse dans un état vulnérable exactement comme celui décrit par Erikson. Il est vulnérable aux environnements dans lesquels il est placé, à ses propres pensées et aux illusions qui en découle.

Erik Erikson (1970 : 733) dit dans son article *Autobiographic Notes on the Identity Crisis* que la « confusion identitaire, non anormal en soi, semble souvent s'accompagner de tous les symptômes névrotiques ou quasi-psychotiques auxquels la personne est sujette sur la base d'une circonstance maligne ». Ces symptômes psychotiques, nous pouvons également les observer chez Berger. Il hallucine, agit de manière erratique – par exemple criant au hasard, devient extrêmement inquiet, méfiant et désespéré au point de se suicider.

3.1. La perte d'identité d'un soldat

La perte de la partie patriotique de l'identité de Berger commence déjà au tout début du livre où sa troupe a été faite prisonnière par l'ennemi et les choses liées à son but d'être un soldat lui sont enlevées : « la colonne de soldats dont il fait partie marche dans la nuit sans armes ; sans chevaux ; sans cartouches » (FB : 7). Le personnage est fait prisonnier sans même avoir eu la chance de protéger son pays et c'est le premier coup porté à son identité et aussi à sa santé mentale et cela se passe avant même que l'histoire du livre ait commencé.

Au moment où le personnage se réveille dans une cellule, il s'aperçoit que sa plaque militaire, une chose qui l'avait aidé à garder son identité de soldat, lui a été enlevée. Berger interprète cette action « comme une négation non seulement de son identité, mais également de son existence » (Touboul, 2016 : 55). Il se demande : « pourquoi la lui avait-on enlevée ? [...] Le considérait-on comme mort ? » (FB : 44). Comme la plaque n'est jamais enlevée à un soldat, même mort, c'est un coup dur pour sa fierté et son identité de soldat et son « existence [se] réduit à n'être plus qu'un ectoplasme » (FB : 54-55).

Sans cela, il ne sait pas qui il est. Comme la situation est confuse pour lui et que personne ne lui a rien expliqué, nous voyons à quel point des pensées anxieuses sans fin s'emparent de son esprit. Askham (1976) aussi constate que l'identité d'une personne ne peut vraiment être créée que par l'interaction sociale. Cela peut être la raison pour laquelle le personnage a le plus de problèmes lorsqu'il est dans la cellule, où il est isolé. Il a besoin d'une explication sur la raison pour laquelle il est dans la cellule et il se dit que s'il était fou, les gens lui diraient cela et le mettraient à l'hôpital. Il se retrouve en crise d'identité car personne ne lui dit qui il est et il n'a plus la plaque militaire pour s'assurer de son identité. Berger se retrouve sans aucun lien humain.

Alors que Berger essaie de trouver un sens à sa situation, on le voit essayer de maintenir son identité de soldat, en prenant un souvenir embrumé d'un secret d'un ami et en le transformant en une information classifiée nationale qu'il pense que

l'ennemi essaiera de lui soutirer : « Mais qu'est-ce qui pouvait bien donner une importance gênante à l'humble brigadier Berger ? Le "secret de Planier" ? C'était ça ! Ce devait être le "secret de Planier" !... » (FB : 46)

Si c'était un secret d'État ! Les secrets d'État ne courent pas les rues ; mais le hasard d'une relation, d'une imprudence, d'une amitié – que savait-il ? – pouvait mettre ce secret entre les mains d'un homme qui n'avait rien à voir là-dedans ! (FB : 49)

Ce qui est le plus intéressant, c'est qu'il se souvient qu'il y a un secret, mais il ne sait pas de quoi il s'agit, donc son esprit malade peut le transformer en n'importe quoi. Son désir d'avoir une certaine importance et une identité lui fait penser que cela pourrait être un secret d'État et, se sentant déjà coupable de ne pas avoir protégé son pays comme il le voulait, il essaie d'équilibrer cette culpabilité en prouvant sa fidélité au secret et en l'emportant dans la tombe. Mais comme il craint de ne pouvoir supporter aucune torture, il décide simplement de se suicider pour ne pas trahir le secret de son pays. « Il avait voulu sauver à la fois son honneur et sa liberté. Il y avait sacrifié sa vie ; » (FB : 78)

3.2. La perte d'identité d'un « berger »

Maintenant que Berger a décidé de mourir pour ce secret afin de ne pas trahir son pays, il se rappelle que cette action est un péché. Cela l'envoie dans une autre bataille à l'intérieur de sa tête, car ses pensées et ses plans sont en conflit avec sa loyauté envers Dieu.

Berger fut étonné de se sentir si léger. Il commettait le pire des crimes ; comment se faisait-il que Dieu ne lui inspirât pas plus de honte dans un moment si solennel ? Que voulait-il de lui ? Jamais au fond de son cœur, au plus intime de sa sincérité, Berger ne s'était senti plus gravement coupable, et jamais cependant il n'avait eu autant d'espoir. [...] Il se sentait honteux de ne pas être plus triste. Ne devait-il pas cette tristesse à Dieu qu'il offensait, à sa femme, à ses filles, à ses parents, à son pays ? (FB : 57-58)

Ici, il y a une fissure dans son identité de fidèle disciple de Dieu : il n'est plus un bon chrétien, car se tuer est un péché. Il se sent coupable de ne pas être plus triste et effrayé lors de la planification de sa mort, car cela contredit son identité de chrétien.

Il réfléchit à ses intentions et à celles de Dieu, et s'il serait préférable de les séparer, mais se demande à nouveau « pouvait-on régler ses rapports avec Dieu avec une telle désinvolture ? N'était-ce pas sacrilège ? [...] n'était-ce pas tenter Dieu ? » (FB : 58) Il essaie de raisonner pour s'en sortir, mais encore une fois, selon ses valeurs, les intentions de Dieu devraient être les siennes.

Il luttait contre Dieu et Dieu était le plus fort. Il devait renoncer à la lutte. Mais son raisonnement avait-il été juste ? Oui ! Il ne pouvait pas le reprendre à toutes les secondes ! Il ferait son métier et Dieu ferait le sien. (FB : 60)

Enfin, Berger va activement à l'encontre de la volonté de Dieu en tentant de se suicider. Il voit chaque obstacle sur son chemin, l'absence de moyens de se suicider, comme Dieu combattant contre lui. Et ainsi nous le voyons se séparer de l'identité d'un homme fidèle à Dieu.

3.3. La perte d'identité d'un homme de famille

Les fissures dans l'identité de Berger concernant le rôle d'un père et d'un homme commencent également à se former dans la cellule. La culpabilité qu'il a d'avoir pris la décision de se suicider fait qu'il est difficile pour lui de penser à sa famille et à eux de découvrir ce qui s'est passé. Il n'aime pas non plus que la famille ne sache jamais ce qui s'est passé ni pourquoi.

Sa femme, ses filles, sa mère, son père, il valait mieux n'y pas penser. Ce qui le navrait le plus, c'était de songer que personne, s'ils étaient en vie, ne pourrait leur expliquer son geste et plaider sa cause. (FB : 55)

Cela blesse son identité d'homme et de père parce qu'il renonce à les revoir, renonce à son devoir d'être un père et un mari et donc en quelque sorte trahit sa fidélité à sa famille.

Il songea à elles tout d'un coup, quand elles apprendraient cette nouvelle, et il pensa que, fidèle jusqu'au bout, il leur laisserait un souvenir infamant. Il y eut deux larmes qui giclèrent en décrivant une parabole et qui rebondirent dans l'assiette de métal. (FB : 48)

Nous voyons qu'il se considère même déjà mort pour sa famille et les imagine passer à autre chose, ses enfants ayant un nouveau père. « Il se défendit de penser à sa femme, qui était la mère de ses enfants ; à ses enfants qui appelleraient un autre : père. » (FB : 57) Et c'est ainsi que nous voyons une part de son identité familiale se briser.

Berger pense aussi : « Si ma mère me voyait [...] » (FB : 62). Cela symbolise aussi sa fidélité à être un fils brisé lorsqu'il décide de se suicider.

Au moment où Berger est à l'hôpital et qu'il s'aperçoit qu'il n'a pas non plus son alliance, la partie de lui s'identifiant comme un mari s'éteint complètement. À ce moment, « son identité ne se définit plus que par le triple privatif » (Touboul, 2016 : 54). Il est « un homme [sans] femme, sans nom, et sans métier » (FB : 82). Le nom et la profession, il les avait perdu avec sa plaque militaire et sa femme avec son alliance. Ici, nous pouvons noter que, lorsqu'avant son identité consistait à avoir une famille et le métier de militaire, elle se définit désormais par l'absence de ces choses. Rien dans son identité n'a été remplacé, il ne s'identifie pas comme un patient, un fou ou quoi que ce soit d'autre. Il est simplement quelqu'un qui avait quelque chose et qui l'a perdu.

Par conséquent, il tombe rapidement encore plus profondément dans sa maladie et remet en question son existence même : « Berger se sentit soudain si nu, si vide, si hors du temps qu'il se demanda si, vraiment, il était autre chose qu'un fantôme. » (FB : 82)

On sait que la famille de Berger va bien, mais l'absence des nouvelles lui fait penser qu'ils sont tous morts. Donc ici nous pouvons parler aussi d'une perte, mais une perte hypothétique, de la famille.

La guerre lui avait tout fait perdre : son traitement africain, sa situation en France (où il venait à peine de rentrer). Il se trouverait sans travail en face de Dieu sait quelle situation de famille ! Au lieu que si toute la France n'était pas occupée sa maison lui confierait un poste dans la partie libre et il retrouverait plus facilement les siens (ou leur tombe. Il y avait longtemps que, privé de nouvelles, il ne pouvait s'empêcher de les imaginer morts, ce qui ne rendait pas ses réflexions plus gaies). (FB : 45)

Nous voyons combien de détresse chez le soldat est causée par l'absence de sa famille. Comme il ne peut pas les voir, il a du mal à croire les quelques lettres qu'il reçoit et les considère comme morts. Qu'est-ce qui lui fait penser qu'ils sont morts ? L'inquiétude dans son pire moment le fait soupçonner tout, même sa mémoire, car il oublie l'écriture de sa femme, ou du moins cela semble faux et il ne croit pas que la lettre vient vraiment d'elle. Le désespoir l'amène à nier toute existence de bien – tout le monde est mort, tout est parti.

Il était justement sans nouvelles de ses parents, de sa femme, de ses filles, de tous les siens, depuis... depuis quand ? (un mois ? six mois ?...) Il avait eu une ou deux lettres de sa femme, des lettres qui dataient de bien avant la défaite. [...] Mais ces lettres qui venaient de si loin dans le temps, et d'une écriture si bizarre qui n'était plus celle de sa femme. [...] Il ne croyait pas qu'elles fussent d'elles. On devait les lui truquer, pour lui donner de l'espoir. [...] Ou bien c'étaient des lettres posthumes. Sa femme était morte, c'était sûr. Ou alors détachée de lui, puisqu'elle ne lui écrivait plus. Son père était mort, sa mère morte. Ses jumelles étaient mortes. (FB : 50)

Nous voyons ici un fort scepticisme causée par la folie et les conditions dans lesquelles il se trouve. Les pensées irrationnelles de la mort de sa famille ne viennent pas soudainement ou de nulle part, nous voyons comment le personnage, lentement en construisant ses pensées, finit par arriver à cette conclusion. Il se conduit lui-même ici. De ne pas avoir de leurs nouvelles récentes, il conclut que les lettres reçues plus tôt sont étranges, pas du tout celles de sa femme, et à partir de là qu'elle est morte, puis que les jumelles sont mortes et à partir de là, le cycle est imparable. Tout le monde est mort. Il ne considère pas que là où il se trouve, emprisonné puis hospitalisé, les lettres n'auraient pas pu lui parvenir de toute façon.

Il entendait des cris, des rires, des pas, des pleurs, des pleurs d'enfants et des rires de femmes, ou alors des rires d'enfant et des pleurs de femmes. [...] Cette femme criait. Que pouvait-on lui faire ? [...] Que se passait-il ? [...] Il y eut des voix confuses. Mais on ne comprenait pas. C'était le rire de sa femme, c'étaient les pleurs de ses jumelles. Et tout d'un coup il lui sembla qu'il entendait, de cette cave, violer sa femme sous les yeux de ses filles. (FB : 52)

Dans cette scène, nous pouvons voir comment l'irrationalité monte de l'environnement dans lequel se trouve le personnage. Berger lui-même aurait pu penser qu'il entendait des hallucinations, mais il se peut bien qu'il y ait eu d'autres personnes « folles » qui criaient et riaient là-bas. Il a simplement, dans un état d'esprit faible et d'inquiétude pour sa famille, interprété les sons comme familiers. Ce qui en fait une hallucination, c'est son esprit, rempli de nostalgie de la famille, qui essaie d'identifier le son inconnu. Et ainsi le soldat interprète les cris comme ceux de sa femme et ses enfants.

Berger n'entend pas seulement des choses, mais même les choses qu'il voit se transforment en choses familières. Cela se produit plusieurs fois tout au long du livre, mais un exemple à lieu au même moment où il est dans la cellule et entend les cris : « Le petit vieux passa dans la cour entre le tas de briques et la brouette. Il le reconnut ! C'était le père de sa femme ! » (FB : 53)

3.4. Le conflit des identités comme raison pour la folie

On peut envisager le concept d'identité personnelle comme aidant l'individu à donner un sens à la multitude de rôles ou d'identités qu'il remplit [...]; pourtant, ces rôles pourraient souvent se contredire ou être incapables d'être exécutés simultanément. (Askham, 1976 : 535)

Dans le roman, nous voyons un conflit entre les trois identités que le personnage valorise. Ces conflits lui causent beaucoup de problèmes car choisir de rester fidèle à une partie de son identité peut signifier en perdre une autre et ce serait douloureux.

Dans la cellule, il est placé entre les choix d'être fidèle à sa famille et à Dieu, ou d'être fidèle à son pays. Quand il se suicide, il trahit Dieu et sa famille, mais quand il vit, il a peur de trahir son pays. Ce conflit ne pouvait être résolu sans culpabilité. Askham (1976) aussi constate que, lorsqu'une personne est placée entre plusieurs choix d'action, un sentiment de soi peut aider à décider lequel choisir. Berger, comme nous le savons, il choisit de se suicider, nous montrant finalement quelle partie de son identité est la plus importante pour lui en ce moment.

La deuxième fois qu'il est déchiré entre deux identités, c'est le moment où il est sur le point d'être renvoyé de l'hôpital. Sa femme lui manque évidemment, mais il refuse de la laisser venir le rencontrer, craignant un piège pour elle s'il le fait. Il a peur qu'alors qu'il est soupçonné d'un crime, il fasse également de sa femme une complice en la laissant venir. Bien sûr, il n'y a pas d'embuscade ni de crime, mais l'inquiétude à ce stade ne le laisse pas raisonner correctement, il est toujours bloqué sur un secret d'État qu'il ne connaît pas. Cette fois, il choisit sa loyauté envers sa famille, sa femme. Comme il craint d'être encore plus suspect en écrivant à sa femme de ne pas venir, il décide tout de même de le faire. Il tente tout pour ne pas laisser sa femme venir. Dans ce fantasme anxieux, il voit ces actions comme une tentative de maintenir son identité de mari, en protégeant sa femme.

Quand on lui dit que sa femme devrait venir l'attendre à la ligne frontière il se méfia d'un piège pour elle. Si on le prenait pour quelque criminel, comme ses déductions le lui faisaient souvent croire, peut-être risquait-elle d'être prise pour une complice, et de devenir victime de son dévouement ? (FB : 107)

4. Soulagement grâce à la récupération imaginative de la perte

4.1. Soulagement pour le personnage

« La réunion du couple signe ainsi le retour du brigadier au pays de la raison, et l'unité retrouvée du ménage reflète celle de la personnalité du héros » (Touboul, 2016 : 611-612). Mais cette terre de raison n'est plus pour lui. Au début, en voyant sa femme et ses doutes levés, le personnage est vraiment heureux. Il retrouve tous les êtres chers qu'il croyait avoir perdus. « Il revit ses parents. Il embrassa sa mère. Il sut que ses frères étaient vivants. Il retrouva la vieille salle à manger. » (FB : 97)

Mais bientôt, comme je l'ai fait ressortir dans le deuxième chapitre, le personnage et sa famille font face à la triste réalité que l'homme qui est allé à la guerre n'est jamais revenu. En plus d'un traumatisme évident, l'identité de Berger n'était pas intacte et il était donc toujours malade. Lorsqu'il est chez lui, il n'a aucune chance d'agir selon ses valeurs de soldat honorable. Il se sent coupable, battu – pas ce qu'il voulait être, et cela lui cause de la détresse.

Comme mentionné précédemment, pour qu'une personne se sente entière, toutes les parties de son identité doivent être intactes car l'identité naît d'un sentiment de continuité et de similitude. Cette continuité est rompue dès que le personnage est privé d'une chance de protéger son pays et fait prisonnier. Cette fois, Berger doit enfin accepter qu'il n'est plus vraiment le brigadier Berger, que cela pouvait vraiment lui être enlevé et c'est ce qui s'est passé. De plus, Berger revenant et heureux d'être près de sa famille ne peut pas dire que son rôle d'homme et de père est vraiment restauré. En effet, en plus de sa part d'identité patriote, il a perdu son identité d'homme et de père, car il n'est plus en mesure de remplir ce rôle comme il l'entend. Il y a un mur de maladie mentale entre lui et sa famille, ils ne pouvaient pas l'aider car ils ne pouvaient pas le comprendre. Et il n'était pas en mesure de s'expliquer.

Précédemment, dans la section sur les effets positifs de la famille, j'ai cité que la pensée de la famille rendait le personnage plus heureux. Cependant, la citation suivante pourrait montrer la raison pour laquelle sa famille n'a finalement pas pu le

« guérir » complètement. Berger sourit en pensant à sa famille, mais ajoute ensuite : « Il n’y avait plus que la France, hélas... » (FB : 107). Pour lui, la famille ne peut pas effacer ce qui s’était passé avec la France.

Nous voyons, à un moment à l’hôpital psychiatrique, Berger aussi penser que « [c]haque jour de sa vie exigeait de lui un renoncement de plus à une chose dont beaucoup d’hommes estiment parfois la privation pire que la mort » (FB : 80). Cette pensée traversant la tête du personnage montre que perdre une partie de son identité peut être pire que perdre la vie. C'est la raison pour laquelle Berger a tenté de se suicider dans la cellule, malgré tout, et rêve toujours de la mort à la fin du livre.

« Il avait voulu tout ou rien. Il n’aurait rien. C’était bouclé. Il n’y avait qu’à payer la note et à se présenter devant Dieu. » (FB : 54). Ceci est un retour sur la scène de la cave et pourquoi il a alors décidé de mourir. Berger ne voulait pas vivre avec une identité brisée – pas entière.

À la fin du livre, lorsque le personnage fantasme sur sa mort, il l'envisage comme un moment calme et naturel où il sait que sa famille va bien et que la France ira bien aussi. Il convient également de souligner que dans cette version de sa mort, il n'y a pas de manque. Ici, il a tout ce qu'il avait perdu ou croyait avoir perdu.

Il lui restait un mauvais goût de s’être tué dans cette cave pour une consigne imaginaire. Il décida de changer de souvenirs. [...] Les copains étaient avec lui ; chacun avait son mousqueton et chacun avait ses cartouches. Il venait de boire un quart de vin. Il ne manquait pas de cigarettes. Sa femme lui avait écrit la veille. Toute sa famille se portait bien. Tout lui prouvait que sa femme était vivante, que ses filles n’étaient pas mortes, que sa patrie s’en tirerait. Et, avant que quoi que ce fût pût lui démontrer le contraire, dans l’exercice de son métier, une balle bien ajustée lui procurait avec logique cette mort qu’il avait dû demander comme une excuse à une cave de mélodrame et aux consignes d’un fantôme. (FB : 107)

Cette scène est très marquante. Nous voyons comment, même si Berger va bien et est avec sa famille, il n'est pas satisfait. Il rêve de mourir pour la France, de manière « logique », au lieu de rester dans cette misère causée par un traumatisme. Il ne veut

pas de manque - il devrait y avoir des cigarettes, des mousquetons, des cartouches, des amis et tout le monde devrait aller bien. C'est ainsi qu'il veut mourir.

Le désir d'envisager une autre mort est venu aussi d'un élément très spécifique. Berger rencontre enfin Planier, le détenteur du secret auquel il voulait si désespérément être fidèle. Avant cela, il avait au moins cru qu'il avait fait quelque chose pour une cause, il avait été fidèle à ce secret.

— Planier ! appela-t-il. [...] — Berger ! fit-il. [...] Berger allait enfin savoir. — Avant tout, lui dit-il, ne t'étonne pas de ma question. Te rappelles-tu quand nous nous sommes vus à La Baraque ? [...] ce jour-là tu m'avais confié je ne sais quoi en me demandant de ne jamais le dire. [...] — Qu'était-ce donc ? Voilà un an que je ne peux pas me le rappeler. — Ma foi, dit Planier, moi non plus. Il faut croire que ce n'était pas bien grave. — Ah ! dit Berger. Il revit la cellule, l'ampoule bleue, le petit vieillard. Sa décision de mourir était due presque toute au besoin d'être sûr de ne jamais trahir un secret qui devenait soudain si futile que Planier ne le connaissait même plus. (FB : 106)

Après avoir appris que tout le drame avec le secret n'était pour rien – il avait désobéi à Dieu et mis sa vie et d'autres parties de son identité en danger pour rien, il ne se sentait pas du tout honorable. Askham (1976 : 536) constate qu'un « sentiment d'identité personnelle peut donner un sens à son passé. » Ainsi, apprenant que le secret qu'il protégeait n'avait aucune importance et que mourir pour lui ne protégeait pas son pays, son action passée est dépouillée de l'explication de l'identité personnelle. Et ainsi, il construit une autre mémoire, celle qui est intacte avec son identité. La seule façon d'essayer de calmer cette partie de son identité manquante et son ego meurtri était de s'imaginer mourir pour une cause, pour son pays, comme un soldat honorable, tout comme il le cherchait. Il n'y avait pas d'autre fin possible pour lui, c'était la meilleure qu'il pouvait y avoir dans son cas et c'est aussi la réalité.

4.2. L'auteur et le roman

À cause de toutes les raisons que je viens de nommer, Vialatte, un patriote inconditionnel partageant le même sort que le personnage, a choisi ce genre de fin pour le livre – pas entièrement déprimante mais aussi pas non plus réaliste. Il nous en donne la raison : le traumatisme de voir son pays autrefois florissant en danger et de

se voir retirer la chance de le défendre. Et ce traumatisme ne peut pas être traité par le soutien de la famille, car il est trop attaché à son identité. Comme Rougé (2010) le remarque également, « le romancier par son travail d'écriture lui aussi accomplit un deuil, met à distance les terreurs sans nom qui l'accablent en inventant son jumeau imaginaire. »

Cependant, l'auteur n'a pas choisi la fin de la mort réelle. D'une part, comme mentionné, cela aurait pu être uniquement parce qu'il était lui-même vivant et imaginer sa mort à travers un personnage fictif était suffisant pour surmonter le traumatisme. Mais, en ce qui concerne la famille, qui est l'objet principal de ce mémoire, revenir de l'hôpital et rejoindre sa famille était une bonne chose, comme nous le voyons dans la dédicace à sa femme au début du livre qui symbolise leurs retrouvailles après sa sortie de l'hôpital : « Pour Hélène, en souvenir d'un pont, d'une rivière et d'un jour de neige » (FB : 4). Malgré toutes les difficultés, comme mentionné précédemment, la famille est restée un système de soutien pour le personnage, et cela semblait également être le cas pour l'auteur.

L'écriture de ce livre a aussi été l'occasion pour l'auteur d'aborder le traumatisme, en une forme de thérapie. C'est là qu'intervient la signification psychologique de l'écriture et de la littérature. À travers l'histoire de Berger, Vialatte a créé une seconde personne à travers laquelle il pouvait jouer, penser et analyser ce qui lui était arrivé et le partager avec les autres. Touboul (2016) a également mentionné que par la réécriture de ses souvenirs, Vialatte peut « se ressaisir de son passé et dépasser l'expérience traumatisante de l'aliénation. » Elle aussi souligne que l'écriture de ce roman n'a pas pour fonction de garder les souvenirs traumatiques mais possède au contraire « un pouvoir cathartique : expulser ces souvenirs qui lèstent le brigadier Berger tout comme le soldat démobilisé Vialatte » (Touboul, 2016 : 363). L'effet thérapeutique de l'écriture a été également étudié en psychologie. Dr. Arnold van Emmerik, spécialiste des traumatismes et du SSPT (*syndrome de stress post-traumatique*), et al. (2013) ont découvert que l'écriture thérapeutique pouvait avoir un effet positif sur les personnes souffrant de syndrome de stress post-traumatique, quelque chose dont souffraient la plupart des soldats pendant la Seconde Guerre mondiale et probablement aussi l'auteur. Cela accentue l'importance des romans

autobiographiques pour les écrivains eux-mêmes et leur valeur en tant que forme d'art liée à une signification et à un but personnels profonds.

La partie familiale est aussi mise en avant lorsque l'on parle du lecteur potentiel à qui l'auteur souhaite le plus s'adresser. À travers le travail, l'auteur peut décrire ce qu'il a vécu et ce qu'il ressent. De plus, comme il ne pouvait pas communiquer avec sa famille, il a pu utiliser ce livre pour leur expliquer de quoi il s'agissait et pourquoi il s'est comporté de la sorte. Cela a pu être l'une des raisons pour lesquelles ce livre est dédié à sa femme. Dans le livre, l'auteur exprime surtout l'inquiétude de la femme et sa question « pourquoi ? ». Ce roman est la réponse à cela. C'est là que réside l'importance de ce livre.

Conclusion

Dans ce mémoire de licence, j'ai étudié les liens entre la maladie mentale et la famille dans le roman et leur relation avec l'auteur. J'ai abordé le thème de la famille comme faisant partie de l'identité du personnage. À côté de la famille, les deux autres éléments importants de l'identité du personnage étaient la loyauté envers sa patrie et envers Dieu. La folie s'est présentée comme une crise de l'identité personnelle du personnage, causée en lui enlevant ces parties de son identité. À cause de la guerre, il perd les objets matériels liés à son identité : chevaux, fusils, plaque militaire, alliance. Ces pertes ont déclenché un déclin mental qui a conduit à une destruction encore plus profonde de son identité, laissant le personnage se sentir comme un fantôme et incapable de se reconnaître.

Une personne a besoin de cohérence et de logique dans la vie. Que toutes les sommes de son identité et de ses valeurs et actions soient en équilibre et en harmonie. Même si le personnage était avec sa famille à la fin, il manquait encore quelque chose. Une partie de l'identité de Berger, celle du soldat, a été perdue. Il se sentait comme un traître, qu'il ne pouvait pas défendre la France, qu'il n'était plus un soldat et qu'il ne pouvait pas mourir en défendant la France, de manière logique, que cela ne lui permettait plus de vivre une vie heureuse avec sa famille, ne laissant pas non plus son identité de père de famille guérir complètement. La mort imaginaire, l'idéalisation de sa propre mort telle qu'elle aurait dû être selon les valeurs et l'identité de Berger, c'est la seule solution. Lorsque toutes les parties de l'identité ont été liées et remplies, alors seulement il a obtenu la paix. C'est pourquoi l'auteur a choisi cette fin. Sans son but, son identité de brigadier Berger, il se sentait vide. Et ce vide, même sa famille n'a pas pu le combler.

Du point de vue de l'auteur, j'ai vu l'écriture de ce livre, au-delà de l'effet thérapeutique qu'il pouvait avoir, comme un moyen de communiquer à sa propre famille ce qu'il a vécu et de le faire mieux comprendre, comme il est expliqué dans le roman à quel point le personnage se sentait incompris.

Ainsi, les questions soulevées pour ce mémoire ont été répondues, et l'hypothèse selon laquelle elles pourraient être résolues en analysant le roman était vraie. En

répondant à cette question concernant la motivation de l'auteur à écrire une fin spécifique, ce rapport de licence réfléchit davantage sur l'importance d'un roman autobiographique pour l'auteur comme moyen de se faire une idée de son identité et de communiquer aux gens sur des choses autrement difficiles à aborder, même avec famille.

En regardant vers l'avenir, le thème pourrait être abordé au sens des romans existentialistes, où le changement ou encore l'absence des valeurs pourrait conduire à la folie, une crise existentielle. Comme les valeurs changent avec le temps, les changements peuvent avoir un fort impact sur une personne. Nous pourrions comparer les valeurs dépeintes dans le roman du XXe siècle aux valeurs actuelles, même en ce qui concerne la situation de guerre actuelle, car nous avons conclu dans ce travail que la folie ne venait pas totalement de la guerre elle-même, mais des valeurs et de l'identité d'une personne non étant conforme à la réalité.

Bibliographie

ASKHAM, J. (1976). « Identity and Stability within the Marriage Relationship ».

Journal of Marriage and Family, 38(3) : 535-547. DOI:

<https://doi.org/10.2307/350422>

ERIKSON, E.H. (1970). « Autobiographic Notes on the Identity Crisis ». *Daedalus*,

99 (4) : 730-759. En ligne <https://www.jstor.org/stable/20023973>. Consulté le

26.04.2022

ROUGÉ, D. (2010). « Temps déraisonnables, espace étrange. Une lecture du roman

Le Fidèle Berger de Vialatte ». *Études romanes de Brno*, 31(2) : 73-81. En ligne

<http://hdl.handle.net/11222.digilib/114865>. Consulté le 28.04.22

TOUBOUL, A. (2016). "Histoires de fous". Approche de la folie dans le roman

français du XXe siècle. Littératures. Université Sorbonne Paris Cité. Français. En

ligne <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01542931>. Consulté le 2.05.2022

VAN EMMERIK, A.A.P, REIJNTJES, A. & KAMPHUIS, J.H. (2013). « Writing

Therapy for Posttraumatic Stress ». *Psychotherapy and Psychosomatics*, 82(2) : 82-88.

En ligne <https://www.jstor.org/stable/48515268>. Consulté le 25.04.2022

WEIGERT, A.J. & HASTINGS, R. (1977). « Identity Loss, Family, and Social

Change ». *American Journal of Sociology*, 82(6) : 1171-1185. En ligne

<https://www.jstor.org/stable/2777932>. Consulté le 25.04.2022

Le corpus

FB = VIALATTE, A. (1942). *Le fidèle Berger*. Paris: Gallimard.

Résumé

Identiteet, perekond ja vaimne tervis Alexandre Vialatte'i romaanis *Le Fidèle Berger*

Töös vaadeldi identiteedi ja perekonna seost vaimse tervisega Alexandre Vialatte'i autobiograafilise taustaga romaanis *Le Fidèle Berger*. Romaan käsleb endas peamiselt vaimse tervise probleemide temaatikat seoses sõjaga. Raamatu ja teiste raamatut analüüsinud autorite tööde lugemisel tuli ilmsiks pere ja identiteedi roll tegelase vaimse tervise probleemide esinemisel. Lisaks on varasemast analüüsist välja tulnud, et autoril oli valikus mitu erinevat raamatu lõppu, millest üks oli terveks saamine pere abil, mida ta ei valinud. Raamatu tegelik lõpp aga kujutas endas pääsemist kujuteldava surma läbi.

Üks käesoleva töö eesmärkidest oli välja selgitada võimalikud põhjused selliseks valikuks. Seeläbi sai välja joonistuda ka autobiograafilise teose tegelase identiteedi seotus autori enda omaga. Kuna perekonna temaatikale raamatus ei olnud varasemalt ükski autor tõsisemalt keskendunud ning sellel tundus olevat väga tähtis roll tegelase ja seeläbi ka autori identiteedis, otsustati keskenduda enim just sellele osale identiteedist. Viimaks, kuna tegemist ikkagi oli autobiograafilise teosega, arutleti mitmete põhjuste ja mõjude üle, mis võisid olla autoril raamatu kirjutamisega seotud.

Küsimustele vastati analüüsides põhjalikult raamatu teksti ning ka tuginedes teoreetilisele materjalile identiteedi ja trauma teemadel ning varem raamatut analüüsinud töödele. Analüüsi ilmestamiseks ning selle tulemuste toetamiseks toodi raamatust ka konkreetseid näiteid.

Tegelase identiteet jagati kolmeks tähtsamaks raamatus esinenud osaks, mida iseloomustas eelkõige tema lojaalsus neile identiteetidele. Need kolm osa olid tema lojaalsus Prantsusmaale, lojaalsus Jumalale ning lojaalsus perekonnale. Viimasele keskenduti käesolevas töös enim. Tegelase vaimse tervise probleemidele läheneti töös samuti tema identiteeti silmas pidades, võrdsustades hullust identiteedikriisiga, mis oli seotud sõjas nende tähtsate identiteedi osade kaotamisega.

Põhjus autori valitud raamatu lõpuks joonistus välja selgelt. Identiteedikriis, mille oli põhjustanud sõduriametist ilma jäämine, ei olnud lahendatav perekonna toetusega, sest see katkine identiteedi osa mõjutas ka tema identiteeti mehe ja isana. Kriisist põhjustatud vaimse tervise kehv seisund mõjutas negatiivselt ka tema suhtlust perekonnaga. Ainus võimalik viis tunda ennast tervikuna oli kujutada ette end suremas auga, sõdurina Prantsusmaa eest, teades samal ajal, et tema perekonnaga on kõik hästi. Seetõttu oli selline raamatu lõpp ainus võimalik variant, positiivne helge lõpp ei oleks realistlik. Autori vaatepunktist oli raamatu kirjutamine, peale tema terapeutilise mõju traumast üle saamisele, ka konkreetse eesmärgiga selgitada ka oma perekonnale, eriti naisele kellele ta raamatu pühendas, enda läbielatud. Seega toob käesolev bakalaureusetöö esile autobiograafilise teose tähtsuse autorile oma läbielatu jagamisel perekonnaga, eriti just traumade puhul, millest on raske rääkida.

Lihlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja üldsusele kättesaadavaks tegemiseks

Mina, *Thekla-Maria Nork*

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihlitsentsi) minu loodud teose *Identité, famille et santé mentale dans „Le Fidèle Berger d’Alexandre“* Vialatte, mille juhendaja on *Tanel Lepsoo*,

reprodutseerimiseks eesmärgiga seda säilitada, sealhulgas lisada digitaalarhiivi DSpace kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.

2. Annan Tartu Ülikoolile loa teha punktis 1 nimetatud teos üldsusele kättesaadavaks Tartu Ülikooli veebikeskkonna, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace kaudu Creative Commons'i litsentsiga CC BY NC ND 4.0, mis lubab autorile viidates teost reprodutseerida, levitada ja üldsusele suunata ning keelab luua tuletatud teost ja kasutada teost ärieesmärgil, kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
3. Olen teadlik, et punktides 1 ja 2 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
4. Kinnitan, et lihlitsentsi andmisega ei riku ma teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse õigusaktidest tulenevaid õigusi.

Thekla-Maria Nork
16.05.2022